

XYZ. La revue de la nouvelle

Feu les artifices

Natalie Jean



Numéro 150, été 2022

Feux d'artifice : spécial 150^e numéro : on fête !

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98605ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean, N. (2022). Feu les artifices. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (150), 7–17.

Feu les artifices

Natalie Jean

E LLE A APPELÉ. Trois mois plus tard, j'avais cessé d'y croire.
— Nicolas, voudrais-tu m'aider à déplacer un arbre en pot ?

— Avec plaisir, Romy.

Au début du printemps, je suis passé à l'improviste voir les nouveaux locaux de la galerie qui me représente et suis arrivé en plein vernissage. Tout le gratin était là, masqué comme il se doit. Mon galeriste discutait avec un couple de collectionneurs et je pouvais voir qu'il avait bu beaucoup de thé.

La galerie avait de la classe : un plafond haut, une porte de garage ouverte sur une cour intérieure et, aux murs, des œuvres minimalistes magnifiquement encadrées. Je me suis approché. Des traits fins ébauchaient des personnages debout, chacun sur sa colline, se saluant de loin à travers une brume d'aquarelle. C'était, disons, mélancolique et épuré... *Paresseux* ! aurait décrété mon prof de dessin du siècle dernier. La jeune artiste elle-même était beaucoup plus décorée que ses œuvres. Au centre d'un petit groupe éclaté, dans une robe couleur peau, elle parlait en faisant valser ses jolis bras couverts d'un motif végétal très ouvragé. Je l'ai aussitôt imaginée nue, debout au fond d'une pièce obscure, son bras écarte un lourd rideau de velours pourpre et une lumière blonde inonde la dentelle d'encre de son corps...

J'essaie parfois de me convaincre que je pourrais faire toutes les photos que j'ai en tête. J'ai joué au metteur en scène omnipotent pendant des années avec les choses inertes : mes belles natures mortes d'objets obsolètes. « C'est ta signature », m'a dit mon galeriste, il y a un an. Il venait de vendre la dernière épreuve de *Walkman, toile d'araignée et billes*. Cette histoire de signature me laisse froid. Le cycle est clos, j'aspire aux natures vivantes, la tête pleine d'images irréalisables. Mais bon, les vrais trésors ne se fabriquent pas, ils se trouvent.

L'autre jour à l'aube, dans le parc, une lumière dans un camaïeu de vert, une femme aux cheveux aussi blancs que son survêtement fait son tai-chi. Je l'ai cadrée au centre avec beaucoup de ciel rose. La fluidité de ses mouvements avait quelque chose d'angélique. À son signal, le soleil s'est levé et elle-même est devenue dorée. J'ai pris mille photos. Deux sont bonnes.

Au fond de la galerie, j'ai vu Tom Legrand, les cheveux longs – en mode séduction, à en juger par sa gestuelle. Tom aime les femmes : la mère de ses enfants et toutes celles qui veulent bien de lui, alors que moi, je suis l'homme d'une seule... *Et que tu la cherches encore*, a déclaré ma voix intérieure, plus grave que ma voix sonore.

Je croyais l'avoir trouvée, ma femme. Je l'aimais. Son esprit, sa culture, ses idées, son sourire, ses courbes magnifiques, ses ongles courts, la forme de son nombril... Tout, j'aimais tout. Elle semblait heureuse avec moi, elle chantait sous la douche et partait enseigner. Elle m'a quitté. Je ne l'écoutais pas assez. Le fait est qu'elle ne parlait pas beaucoup – pas de ce qui la dérangeait. Elle engrangeait en silence. Le jour où elle s'est décidée, elle a déchargé sur moi une cargaison de révélations. Des moments que j'avais cru heureux se démantelaient sous mes yeux, s'écrasaient sur le tapis dans des poses de jouet cassé. J'ai su tout ce que je devais savoir et elle est partie.

Mon galeriste m'a salué de loin, un brin survolté, tout en parlant à une peintre de renom qui l'écoutait dans une immobilité si parfaite que lui semblait danser. J'ai pris un verre de blanc sur une desserte et suis sorti dans la cour où des gens plantés à distance portaient leur plein visage. J'ai retiré mon masque. C'était presque irréel, être parmi les autres... redevenir humain.

Au plus sombre de l'hiver, je me suis abonné à une première plateforme de visionnement – pour jeter un œil sur ce dont tout le monde parle, me suis-je dit. Je me croyais au-dessus de la mêlée. J'ai été happé. Des heures et des heures plongé dans des sagas à mille tiroirs, vivant sur le divan à

Les personnages m’habitaient comme des êtres de chair, j’ai commencé à rêver en anglais. Une nuit, à la fin d’une bonne série, je suis sorti en plein couvre-feu dans un état proche du deuil. Il avait neigé, la ville semblait dormir, mais des reflets d’aquarium dansaient dans plusieurs fenêtres. Sur le blanc parfait du trottoir, la trace de mes pas me suivait : preuve de ma promenade illégale. Une voiture de police est passée au bout de la rue et j’ai bondi derrière un arbre. Ça m’a fait rire.

Je me souviens de ce rire-là, un rire réel, en trois dimensions, surgi de ma vie à moi.

Je suis rentré me désinscrire de tout ça. Les premiers jours ont été durs. Quand l’envie me prenait de me réabonner, j’appelais ma sœur.

— Nic ! Tu me trouves dans un ménage exhaustif, au centre d’un vortex de vêtements. J’ai enfin vu clair : le vrai luxe, c’est le confort ! Fini la parade ! J’ai même largué mes soutiens-gorges ! Ma peau respire enfin !

— Génial, Mimi ! Et les princesses vont bien ?

— Tu veux dire les reines, les souveraines, les chefs de clan mafieux ! Leurs stratégies de négociations sont redoutables, c’est l’enfer. Te souviens-tu d’avoir *exigé* quelque chose de maman ?... Sinon, elles sont géniales : Océane lit mes livres et Jade peint une murale environnementaliste sur le mur de sa chambre. Ah oui, j’ai trouvé tes vieux dessins dans un cartable, tu étais philogyne dès le plus jeune âge, mon cher !

Ma sœur, c’est la moitié de mon énergie.

Des vagues sont passées. C’est dans la nature des vagues de se retirer, mais il est rare qu’une mer se transforme en lac. Parmi les sapiens, dans cette cour où des tulipes rouges cou-raient le long du mur, je savourais le vin et les physionomies. La sérénité du visage de cette dame en sari jaune ; cet homme noir aux lèvres finement ourlées ; cette jeune fille aux dents très blanches, les sourcils comme tracés au charbon. Je n’en perdais pas une goutte, conscient de me trouver dans ce nouvel espace-temps : *l’entre-deux-vagues*, quand le désir de profiter de la vie moutonne dans l’écume laissée sur le sable. 9

Le rire à la fois grave et juvénile qui a résonné à ce moment-là était en parfait accord avec mon état d'esprit. Un rire connu... Romy ? Je me suis retourné. Oui, Romy Lepage entraînait dans la lumière de la cour en retirant son masque, suivie du grand Tom. Tout est devenu flou, sauf elle qui m'avait vu et marchait vers moi, plus mature, plus rayonnante encore que dans ma mémoire.

Ça devait bien faire une dizaine d'années, ce fameux soir d'été où elle m'avait pris par la main... Dans la douceur de l'air, après le film de minuit projeté au musée : une gang en route pour une bière. Romy, de passage en ville, marche à mes côtés, enthousiasmée par le film. J'aimais sa mémoire photographique, nous avons eu plusieurs discussions stimulantes à l'université, mais je ne m'attendais pas à ce qu'elle me prenne la main et me souffle à l'oreille : *Tu viens avec moi ? Avec des yeux qui en disaient beaucoup plus.*

Ses yeux bleu nuit pétillants d'étoiles, plantés dans les miens.

— Nicolas ! Si je m'attendais à te voir !

La voix bourrue de Tom à ma gauche : « Vous vous connaissez ? »

— On a étudié ensemble. Nicolas, te souviens-tu, le prof de modèle vivant qui voulait te dépassionner de la photo ? Tu dessinais trop bien pour tomber dans un art *reproductible* ! Ha, ha !

— On l'aimait pourtant, il nous avait appris à voir les corps sous les vêtements.

— Ah oui ! La grande révélation du mammifère tout nu sous ses guenilles !

Tom est parti se chercher un autre verre. À un mètre d'elle, je ne pensais qu'à la prendre dans mes bras.

— Ça fait longtemps, Romy... dix ans ?

— Non, douze.

Elle se souvenait, bien sûr, du soir d'été où nous avons filé à l'anglaise vers une ruelle, un escalier en colimaçon et une chambre. L'envie de Romy était claire sans être fébrile,

10 je dégustais mon nouvel état de friandise, mais ça n'avait

pas marché. Enfin, oui, ça marchait à merveille jusqu'à ce que, dans un fracas puissant, la plateforme du lit s'effondre à plat sous nos ébats. Passé le choc, Romy, allongée sur moi au milieu du matelas, avait éclaté de rire : « C'est l'appartement de ma sœur, une grande bricoleuse ! » Affamés, nous étions allés explorer le frigo végétarien. Il n'y avait rien à boire, Romy avait mis des fleurs à bouillir. Nous avons piqueniqué sur le lit jusqu'à tomber endormis. Le lendemain, quand je m'étais réveillé, elle était prête pour aller prendre un avion... En y repensant, au fil des ans, j'avais mis ce sommeil inconcevable sur le dos des fleurs.

Des cheveux blancs brillaient maintenant à ses tempes, mais son énergie n'avait pas changé et je lui en étais étrangement reconnaissant. Naturelle et sans artifices, elle portait un chemisier en lin vert forêt boutonné jusqu'au cou, sous lequel, je crois, respirait une poitrine libre. Elle connaissait l'artiste qui vernissait : « C'est vraiment notre époque, ces petits humains abandonniques... » Devenue illustratrice d'albums jeunesse, elle vivait à la campagne, heureuse d'avoir ralenti le rythme de ses journées. « L'élégance des arbres me calme. » De passage en ville pour des commissions, elle m'a décrit un moment de son après-midi : « Je suis dans l'auto, en première ligne au feu rouge sur un boulevard urbain. Tout est carré, les bannières hurlent leurs couleurs, le ciel est rempli de fils. Prisonnière de mon engin à essence sur la croûte goudronnée qui chauffe la Terre à bloc, je me sens triste et coupable. Je voudrais n'avoir plus rien à acheter de ma vie. Sur le trottoir, deux fillettes marchent du même pas, leurs cheveux brillants rebondissent dans leurs dos. Enfin de la beauté ! Je respire. Elles traversent devant moi, ce sont des jumelles, elles étaient ensemble dans le ventre d'une femme, elles s'aiment depuis le début et ça continue. Elles parlent en regardant devant elles, tournent la tête l'une vers l'autre pour rire, comme dans un miroir... On klaxonne dans mon dos pour que j'avance.

— Wow, Romy ! Merci pour le film ! Tu sais, je suis un jumeau.

— Ah bon ? Tu ne m'as jamais présenté ton frère.

— C'est une sœur.

Tom est revenu, grincheux, avec un verre de thé. « Ils ne servent plus de vin. » Là, Romy a fait une espèce de révérence nipponne : « Messieurs, je vous salue, je dois y aller. » C'était trop rapide. Je l'ai raccompagnée vers la sortie. Dans la rue, j'avais envie de lui prendre la main, mais on ne fait plus ça. Quand je lui ai donné mon numéro, elle a hoché la tête sans le noter, s'est éloignée sur le trottoir dans une belle lumière latérale, s'est retournée pour me sourire avant de disparaître au coin de la rue.

C'est pour demain. J'ai reçu son message avec le plan, elle habite à deux heures de route. *Je n'aime pas voir les gens repartir de nuit*, écrit-elle. Enregistré. Je prépare mon sac, mes caméras, et sors acheter des victuailles à emporter. Perlé de sueur dans l'air collant de la canicule, j'ai le pas léger et l'espoir effervescent. Je fais la file à la boulangerie quand ma sœur m'appelle :

— Nic, bonne nouvelle : j'ai toutes mes doses, comme toi ! Merci, laborantins, laborantines de ce monde, pour le beau sérum immunochimique et toutes ces heures minutieuses passées à manipuler des pipettes ! Tu peux maintenant venir chez nous et emporter tes nièces avant que je les vende au Cirque du Soleil.

— Ah, demain je vais en région et...

— Génial ! Nous deux, les chanceux, on a grandi à la campagne, dit-elle, exaltée, alors que mes pauvres enfants n'ont jamais l'occasion de sortir de la ville ! Quelle injustice ! Oooh, autant te le dire : je viens d'arrêter de fumer. Je t'en prie, Nicolas, amène-les avec toi !

— Oui, bonne idée !

Je m'en veux même d'avoir hésité. Dire oui, c'est ce que je préfère. Mimi fume trois cigarettes par jour, mais la dernière fois qu'elle a arrêté, elle a divorcé. Romy, que j'appelle, répond en écho plus zen : « Je t'en prie, Nicolas, amène-les avec toi. »

Je pars de bonne heure, roule vers la banlieue nord. C'est
12 Océane qui m'ouvre, élancée comme une liane : *Nicolas ! et*

m'enserre la taille. Jade arrive en courant, les joues roses : *Nic, Nic !* L'étau de leurs petits bras me laisse tout ému. Ma sœur apparaît pieds nus, un café à la main. Océane se cambre, la voix vibrante d'indignation :

— MamAN ! On voit tes mamelons !

— Hé oui, j'ai des mamelons, ton oncle aussi d'ailleurs.

Six yeux bordés de longs cils tournés vers mon t-shirt. « Et lui pourrait vous les montrer, ses petits disques, se balader torse nu, même ! Pourquoi pas, par cette chaleur ? Mais si moi, *moi aussi*, je décidais de me dépoitrailler, han ? Que dirait le monde ?

— MamAN !!

— Bon, mes sublimes, allez chercher vos sacs.

Elles ont embrassé leur mère en passant, comme un ticket de sortie, et filé vers la voiture. J'ouvre les bras et Mimi s'y encastre. Le menton posé sur sa tête dans l'étreinte originelle de ma vie, je sens nos cœurs battre.

Nous roulons sur la rive sud du fleuve, vers l'est. Dans le rétroviseur, mes nièces sont tranquilles, intimidées par la masse de temps passé depuis notre dernière rencontre. Océane est en train de lire Elena Ferrante – à onze ans. Sa camisole tombe sur son torse lisse, mais son visage est sans cesse traversé de reflets de jeune fille. À six ans, Jade sait lire maintenant, mais aime mieux dessiner, elle sourit au paysage en chantonnant pour la vitre.

— J'ai mal au cœur ! annonce Océane en refermant son livre. Nicolas, y a un lac au chalet de ton amie ?

— Ouin. Et est-ce que c'est ta *blonde* ? dit sa sœur, comme si la question lui brûlait la langue depuis le départ.

Et c'est parti ! « Pas de lac ? Une amie ? Artiste comme toi ? Hey, c'est quoi, ça ? Des réservoirs de pétrole ? TOUT ça ? Mais c'est dégueulasse ! Regardez, sur le pont, c'est écrit : *Jésus s'en vient, es-tu prêt ? Êtes-vous prêts ? Ô mon Dieu ! On passe sous le pont !!* Que va-t-il nous arriver ? Aaaaaah !!! »

Je ris en continu, comme un chat ronronne. Privé de présence féminine depuis trop longtemps, j'ai mes deux 13

pétillantes dans le char, en route pour en retrouver une autre assez spéciale. C'est fou, rien n'est perdu.

« Nicolas, on est perdus ou pas ? » Nous sommes à l'intérieur des terres, à l'intérieur d'une forêt, nous grimpons depuis plusieurs minutes les méandres d'un chemin de plus en plus étroit, les branches fouettent la voiture, mais je persévère.

— On suit le plan.

— Quelqu'un peut habiter ici ??

Au moment où je commence à douter, le chemin s'élargit, une barrière de métal est ouverte devant une côte raide que nous attaquons avec des cris de victoire. Je me gare à côté d'un immense pin en pot posé derrière une voiture. En mettant pied à terre, j'en ai les jambes coupées. Nous sommes sur un sommet, la canopée d'une vallée se déroule à nos pieds et le fleuve, large et bleu, traverse l'horizon en entier surmonté des montagnes qui fuient vers le nord. Les filles sont sous le charme : « On touche au ciel ! »

Nous avançons dans une clairière de bosquets fleuris, vers la maison posée sur une plateforme qui domine le paysage. Romy apparaît en salopette couleur terre et marche vers nous, souriante et échevelée sous sa casquette de paille. Mentalement, j'imprime l'instantané.

— Bonjour, bienvenue sur le mont des Boules-Mousses !

Frappées de timidité subite, mes nièces se collent à mes flancs, mais Romy dissout aussitôt la gêne : « Je propose qu'on se salue à la japonaise », dit-elle en le faisant – les mains posées sur les cuisses, elle s'incline en prononçant son prénom. Les filles pouffent et embarquent illico. Nous sommes là depuis trois minutes et déjà, tout le monde rigole. J'ouvre le coffre pour sortir la glacière, Romy pointe du doigt l'arbre en pot : « T'as vu ? Le beau cadeau, livré de façon si pratique ! » Sur la plateforme, Romy prend soudainement un ton sévère : « Il n'y a pas de garde-fou, alors on ne court pas sur la terrasse ! » C'est sans appel. Trois mètres plus bas, un pré fleuri se termine en cap abrupt. Elle reprend de sa voix naturelle :

14 « Ici c'est la cuisine d'été, la toilette sèche est là-bas, sous les

bouleaux, vous verrez, elle ne sent rien, mais le pipi pastoral n'est pas interdit, on choisit son buisson, le papier va là, dans le compost. Venez, je vous montre vos quartiers.»

Le chalet est modeste et chaleureux, un poêle trône dans le coin du salon près d'une pile de bois et d'une pile de livres. Je n'arrive pas à décoder le sourire de Romy quand elle m'ouvre la porte d'une petite chambre monacale. La pièce mansardée réservée aux filles, avec son vieux lit de cuivre surmonté d'un filet antimoustiques, son coffre à déguisements et sa bibliothèque croulant sous les bandes dessinées déclenche questions et confidences :

— T'as des enfants, Romy ?

— Non, mais j'ai plusieurs amis enfants.

— Moi aussi, j'ai des amis adultes.

Après un lunch où mes sandwichs ont été couverts de louanges, nous sommes partis marcher dans les sentiers, sous le dôme frais des arbres. « À la mi-août, il n'y a plus de moustiques ici », a dit notre hôtesse aux deux citadines inquiètes, et c'était vrai. Quel délice, cette forêt. Romy entretenait certaines parties moussues comme des jardins japonais. Dans le coin hébertisme, une planche rebondissante a fait sensation. Entre les deux rives d'un ruisseau, Romy avait construit un minipont de pierres qui menait à une minuscule maison de hobbit. Voyant ça, les filles sont tombées dans ce qu'il convient d'appeler l'émerveillement par ultrasons.

Allongé dans l'herbe devant un potager fleuri où mes nièces cueillent des tomates cerises, je cherche un trèfle à quatre feuilles. À un mètre de moi, sur une chaise longue, Romy semble s'adresser au ciel, mais c'est à moi qu'elle parle et je me sens chanceux.

« Regarde la libellule, son vol a l'air désordonné alors qu'elle avale une mouche à chaque angle... C'est fou, tu sais, depuis quelque temps, je carbure à l'intuition. Ce chalet sans électricité, je l'ai acheté sans hésiter. Deux panneaux solaires, et c'était réglé. Ce qui se passe sur cette planète devrait provoquer la fin du superflu, non ? Arriver à désirer ce que je possède, c'est vraiment mon but. La frugalité donne 15

du temps, mais elle n'est pas *immobiliste*. Il faut entretenir, améliorer, réparer... J'aime encore plus mon vieux cache-mire depuis que je lui ai cousu des patchs aux coudes.»

— Je me sens brisé tout d'un coup.

J'adore son rire.

L'après-midi passe dans un souffle, parmi les fleurs bourdonnantes d'insectes et de colibris, à l'ombre des cormiers en fruits ployant sous le poids des merles et des jaseurs.

La douche en plein air a ravi tout le monde. Romy est revenue de la sienne dans une robe de lin bordeaux qui laisse respirer ses jambes de jardinière alpine. À cinq heures, j'ai fait sauter le bouchon d'un cidre blond.

Pâtes au confit de tomates, petits concombres, fromage, gâteaux aux mûres, tout le monde a mangé de bel appétit.

Romy et moi sur la terrasse dans des chaises Adirondack, aux premières loges pour jouir du spectacle. Sur le plateau en contrebas, deux fées vêtues de froufrous invraisemblables dansent et font des acrobaties. En fond de scène : le fleuve luminescent, les montagnes bleues et le ciel immense. Le soleil descend vite, un petit nuage solitaire et anonyme vient de se cacher derrière pour se déguiser en pépite d'or. Je m'aperçois que, trop occupé à vivre, je n'ai pas pris une photo de la journée. Romy lève son verre au dernier rougeoiement solaire : « J'ai vu le Rhin, le Danube, l'Amazone... Et je déclare, votre Honneur, pleinement consciente de mon chauvinisme amoureux : "Le Saint-Laurent est le plus beau fleuve au monde." » Le crépuscule nautique est tombé sur un ciel bleu de Prusse, un ruban de points lumineux est apparu dans la vallée et des amas scintillants plus délicats sur les rives lointaines. Le phare d'une île s'est mis à pulser comme une luciole en rut. Romy a décroisé les jambes et s'est redressée pour me regarder.

— Nicolas, tu te souviens du film en plein air, il y a douze ans ? Je le connaissais par cœur, ce film, j'étais au-dessus de toi dans les gradins, je te regardais réagir et...

J'aurais vraiment aimé entendre la suite de cette phrase, mais elle est interrompue par un bruit d'explosion. « Des feux d'artifice ! » crie Jade. J'ai le temps de voir une gerbe

blanche de style coït interrompu retomber dans la forêt. Un coq lance un cocorico désaccordé et un chien invisible se met à japper. Romy grogne : « C'est stupide, tout est sec. » Un autre pétard éclate, sans résultat apparent, mais soudain coqs et chiens sont partout.

Nous sommes allés souhaiter bonne nuit aux filles à tour de rôle, moi le premier. Romy riait doucement quand elle s'est rassise dans la pénombre :

— Océane m'a dit : « Quand on a su qu'il n'y avait pas de lac ici, on a pensé que ce serait plate, mais c'est super le fun. » Et Jade m'a demandé : « Voudrais-tu être dans notre bulle ? »

— Je la comprends.

Nous parlons de plus en plus bas, c'est la beauté de la nuit qui fait ça. Des rires étouffés nous parviennent de la mansarde et puis : le silence, un silence pur à mettre en lieu sûr au musée des splendeurs du monde en voie d'extinction. Romy se lève et prend sa lampe frontale : « Viens, je vais te montrer quelque chose. » Je la suis dans un sentier tout proche qui grimpe jusqu'à une large trouée de forêt d'où on aperçoit le chalet. Romy éteint sa lampe.

— Étends-toi ici et ferme les yeux, c'est une surprise.

Dans l'obéissance aveugle, je m'étends sur la mousse tiède et baisse les paupières alors que mon flux sanguin accélére. Elle est allongée tout près, elle chuchote :

— Prépare tes pupilles, bouge pas, ça s'en vient... Pour nous ce soir, en direct de Persée... Ça y est, regarde !

Je vois la fin d'une arche lumineuse, j'ai encore sa trace lapis-lazuli imprimée sur la rétine qu'une autre étoile filante passe, fugitive.

— Merci, Romy ! Je l'aime, ta surprise. Oh, là ! Une grande !

— T'as vu ? Elle a pris son temps, c'est comme si l'espace voulait la retenir... Mmm, Nic, réalises-tu que nous sommes couchés sur des pierres polies par les glaciers il y a des milliers d'années ? De la mousse a poussé dessus depuis, ce qui les rend confortables, mais surtout, surtout : c'est solide.

Au dernier mot, elle a mis sa main dans la mienne.